

ARLL 1/6/13

1

Georges LeKhoud

Georges LeKhoud appartient à cette catégorie d'écrivains fiers et introuvables dont Barbey d'Aurevilly a réalisé le type le plus complet & on peut lui appliquer ce que Bourget disait de l'auteur des Diaboliques : "que la littérature lui fut un songe & garant".

"A l'heure de minuit - continue la même critique - où fenêtres closes, bougies allumées, cet alchimiste élabore son œuvre à lui, qui vous méconnaît ou non - peu lui soucie - vous êtes parfaitement absent de sa pensée, vous, le lecteur futur du roman. Vraisemblablement, il a débattu quelque affaire dans sa journée, où sa noblesse native s'est irritée, il a lu des articles qui l'ont exécuté, entendu des paroles qui l'ont écœuré, aperçu des visages qui l'ont dégoûté, deviné des sentiments qui l'ont indigné. Ces basses misères de la quotidienne existence s'évanouissent & le Sésame ouvre-toi de l'imagination à peine prononcé, voici que la caverne magique dévoile ses enchantements. Le romancier voit Maigny, il voit Vellini la Malakgaise, il voit Jehoël de la Croix-Jugan. Est-il

il



Est-il encore un univers de sensations vulgaires et de médiocres destinées ? Il n'en sait plus rien, absorbé qu'il est dans ses personnages. Oui, ses personnages au sens littéral du terme ; car il les a projetés hors de son cerveau, engendrés & nourris de la plus pure substance de son être. Il a imaginé comme les croyants prient, comme les amants se plaignent... La furie de l'engagement est à sa manière une furie d'action."

Changez les points de vue. Au lieu des personnages cités par Bourget, mettez Kees Dooit, Laurent Pariduel, Henry de Kehlmarck ; à la place du fanatique du catholicisme, représentez-vous un fanatique du paganisme - & vous aurez le portrait de Georges LeKhoud.

L'art d'LeKhoud est lui aussi un art de protestations contre son époque. Celle-ci poursuit des buts utilitaires auxquels il serait injuste de ne pas rendre hommage. Elle s'efforce de plus en plus d'assurer à chacun, comme au chien de la fable, le bonnet & la niche. Mais tout se passe & comme le chien de la fable, nous avons aussi le bon un peu pelé. Or, l'auteur d'Égal-vijor est justement un de ces tempéraments que le collier effraye. Il aime la liberté & la vie intense.

Fils

Fils de riches bourgeois, orphelin de bonne heure, il profite de sa fortune et de son indépendance pour arranger son existence à sa guise. A Anvers puis à Copenhague, il mène une vie de grand seigneur romanesque. A ce jeu, l'héritage paternel est vite dissipé. Il lui faut alors rentrer dans le rang. Jusqu'alors, il avait vécu son rêve & la littérature, à laquelle il s'était engagé, n'avait été pour lui qu'une distraction. Désormais, elle lui sera une consolatrice. Elle lui fournira un refuge, l'équivalent de ce qui est la tour d'ivoire pour les poètes.

Au nord de la province d'Anvers, séparés géographiquement de la grande cité commerciale par quelques lieues seulement, mais intellectuellement & moralement plus distants des villes que si un désert les en séparait, vivent - il faudra bientôt dire "vivaient", car l'industrie, en montrant de nouvelles beautés de la terre, commence à exé-
sévir - des paysans flamands qui ont conservé presque intactes toutes leurs traditions. Ils sont antiques, superstitieux, entêtés. Leurs coeurs, leurs âmes sont taillés tout d'une pièce comme leurs corps, robustes & lourds. Leurs qualités
sont

gros, et simples; leurs défauts, ceux des primitifs. Leurs affectueux sont absolus comme chez les enfants; par contre, leurs haines n'ont pas de frein. Elles aboutissent presque toujours à la vengeance et ~~cette~~ leurs vengeances sont des vengeances corues où le loup en joue, où le sang gèle.

C'est par une cue qui Ekhoui choisit son refuge.

Le refuge n'est pas une solitaire berceuse de songes, encore que le cadre paraissent s'y prêter: un grand sol plat, sablonneux, semé de buissons, hérissé de noirs bois de sapins. Un pays grave et mélancolique. Mais un pays où ~~la vie~~ ^{la vie} prend un relief spécial. Si elle y est moins nuancée, elle est plus profonde, plus près de la vie primitive. C'est là qu'il faut à l'âme persennée d'Ekhoui. C'est là qu'il pourra oublier l'expétière monotone que nous impose une civilisation trop sage. C'est en peinant de cette terre désignée et de ces hommes simples qu'il écrira: "J'exalte mon terroir, ma race et mon sang jusque dans leurs ombres, leurs tares et leurs vices." Il exalte même surtout dans leurs ombres, leurs tares et leurs vices, ou plutôt dans tout ce qui constitue pour ^{l'hypocrisie - fondement de} ~~la civilisation moderne~~, base de la société moderne: Vices, ombres, tares et des vices.

C'est le réfractaire qui le conduit, la campagne indienne

violée qui n'a pas de chemin de fer, la terre peu défrichée où les brousses poussent en liberté, le village qui ne s'élève pas la ville, le paysan qui déteste les citadins & les mille-flores. Les héros favorisés sont ceux qui se laissent gouverner par leurs instincts & restent attachés à leur sol, non par amour de la propriété, mais par amour de la liberté. Il les choisit aussi parmi ceux que la civilisation trahisse ou dont elle ravage la vie. Il veut que l'homme reste naturel, original & fort. Dès qu'il courbe le front pour passer sous un joug, il le méprise. Dans le conflit entre l'individu & la société, il prend toujours parti pour le premier & presque toutes ses histoires sont des drames, qui ont leurs racines dans le conflit.

Au début — dans Les Kermesses & Kear Doozia — un parfum d'idylle pénètre quelquefois le drame. L'auteur se laisse volontiers attendrir par la sauvage beauté de son pays. La note rustique est fortement accentuée. Si les personnages de son livre déjà sur les polders de puissantes silhouettes, ils sont enfoncés dans le sol & font corps avec lui. Le paysage est toujours présent ; on le voit, on le respire, on entend la musique sévère de ses sapins.

Les

Les Kermesses & Kees Doornik sont, avec La
Fancie d'Amour, les principales œuvres régio-
 nalistes d'Éckhoud. Dans Les Fusillés de Halvies &
La Nouvelle Carthage ~~son~~ son champ d'observation
 s'élargit. Il ne s'écoule pas. C'est toujours la terre
 flamande, ce sont toujours les Folders & la campagne
 qui servent de cadre à ses histoires, mais celles-ci
 commencent à atteindre une portée plus haute. L'au-
 teur est arrivé à un point de maturité où le véritable
 artiste éprouve généralement le besoin de se renou-
 veler. Le petit monde avec lequel il a vécu presque lui
 ne le satisfait plus. Le paysan atteint dans ses
 affections & ses intérêts par la conscription, le bracon-
 nier & le contrebandier traqués comme des fauves,
 puis capturés & jetés à l'oubli derrière la porte de
 fer d'une prison, d'une amoureux qui se tordent
 le crâne à une Kermesse de village pour se dis-
 puter les faveurs d'une jolie fille ont certes des
 côtés révoltants pour une nature qui aime
 à se rouler dans les souffrances & à s'éphalter dans
 les révoltes. Mais quelques saignantes qui tracent
 les douleurs & quelques langes qui voient ces drames,
 ils ne répondent plus aux exigences du poète : il lui
 faut

font des héros, plus grands & plus compliqués.

Il le cherche d'abord dans la presse. Dans un roman historique, Les Fusillés de Malines, il exalte la bravoure d'une poignée de paysans flamands qui combattent, à la fin du XVIII^e siècle, la folle idée de libérer leur pays du joug des Jacobins. Un grand souffle lyrique traverse celui-ci. De Khroul y a épanché toute sa ferveur patriotique. Les Fusillés de Malines appartiennent encore, par le côté, au cycle des œuvres antérieures; mais par l'ampleur du cadre, la grandeur du sujet, la force des sentiments, ils se rattachent surtout à la Nouvelle Carthage.

Celle-ci, c'est Anvers, la grande cité commerciale cosmopolite, la ville des branciers d'affaires où se rencontrent des gens de toutes races & de toutes nations, la plupart sans scrupules, qui y pratiquent toutes les basses passions que l'argent enfante & nourrit. C'est Béjard, l'aventurier, le voleur législateur, le psychologue cynique, suffisamment intelligent pour évaluer la société, pour peser sa corruption & sa lâcheté: un Vautrin perfectionné. C'est Dobrozic, un ambitieux aussi dangereux que l'autre, mais plus naïf, une intelligence moyenne, une tête faite de préjugés, un négron

négliger inconsciemment. Puis ce sont les sores Béjard & les sores Dobouziez qui vivent à l'ombre de ceux-ci. Comme des limaces & des cloportes.

C'est dans ce milieu de filous de distinction que s'écroule pleureusement Faidael, un orphelin naïf, un petit compagnard sensible & bon qui ne demande qu'à prodiguer son affectif & à être aimé. Faidael sera indirectement le souffre-douleur de Béjard & de Dobouziez. Car l'influence néfaste de ceux-ci ne s'arrête pas, ceux-mêmes de leurs fabriques: elle pénètre toutes les couches sociales autour d'elles sans chancre & bon. Même lorsqu'une âme noble se rencontre chez un privilégié de la fortune, comme c'est le cas pour Daelucan - Deynze, son honnête argent est réduit à l'impuissance par celui des autres.

Tout le long du livre, Faidael se débat contre les iniquités de gens qui n'ont que des appétits matériels et qui ne reculent devant aucun moyen pour les satisfaire. Il souffre encore pour d'autres raisons. L'auteur l'a doté d'un tempérament compliqué qui le tient non seulement à l'écart des lois sociales, mais le rejette encore par delà les lois naturelles. Il en a fait un criard ou vi, un prométhée. La Nouvelle Carthage est comme ^{le} long cri _{de}

de desespoir d'un malheureux qui sent bouillir en
en lui une puissance surhumaine & qui se trouve en-
chaîné sur une tamperière. C'est une venue toupue
& subreusement on voit est porté au paroxysme :
l'amour, la tendresse, la pitié, la révolte, la colère.

On peut reprocher à cette grande œuvre de n'a-
voir pas été écrite avec ^{un} sentiment suffisant de la
gradation qu'il faut imprimer à l'émotion pour
tenir en éveil, sans le fatiguer, l'esprit du lecteur.
Mais cette perfection matérielle n'est pas toujours in-
dispensable. Elle est même très secondaire dans certains
cas. Il y a la manière de Flaubert & celle de Balzac. Se-
cond est plutôt de l'école de ~~la~~ l'auteur de La Comédie
humaine. C'est dans l'intensité bien plus que dans
l'harmonie que ces œuvres puisent leur beauté & leur force.

Les Femmes de Malines & La Nouvelle Car-
thage sont deux livres de transition. De Rhodé
y fait jouer tous les ressorts de son talent comme
s'il voulait en mesurer la force. Pour lui, le re-
nouveau n'est pas une chose facile. Son
tempérament sans complexe lui interdit tout
déplacement. Son art ne peut se développer en
étendue; il faut qu'il se développe en ligne droite
et

et en profondeur. Dans Le Nouvel Carthage particulièrement, sous le tumulte des événements, on sent l'effort altier de l'artiste, occupé à frayer à sa pensée une voie nouvelle.

Le Cycle patibulaire & Les Commencements sont les premiers fruits de cette gymnastique. Ils sont toujours de la même essence que les œuvres antérieures, mais ils nous emportent bien au delà des Soldats & de la Campagne. Le Rhond n'observe plus uniquement la vie dans les chaumières de Flandre. Il s'est hissé sur les vieux beffrois. Mais les beffrois sont toujours de la terre flamande. Les matériaux employés restent du même grain que ceux des Hermès; mais là le grain est plus serré et l'œuvre révèle plus d'expérience & de force. "Les Croix provinciales", "Le Montre-Horloge", "Appel et Roussard", "La Bonne Leçon" (je cite au hasard) sont des contes parfaits et d'un pathétique admirablement ordonné.

Francis Nautel a observé avec justesse qu'Le Rhond a une façon d'écrire toute personnelle, "une langue plutôt qu'un style". A première vue, cette langue peut paraître ingrate. Elle

est

massive & un peu tendue. Mais elle est originale, savoureuse et d'une belle santé. Elle est naturelle & traduit avec précision toutes les nuances de la sensibilité ardente & compliquée de l'auteur. Elle ne se pare pas de colifichets. On n'y trouve peu de métaphores, surtout jamais de métaphores usées. Le poète ne se préoccupe plus du mot que de la phrase. Il aime les mots rares, les vieux mots, les néologismes. Il cherche un vers à composer des périodes harmonieuses & cadencées qui à cimenter les phrases, de termes expressifs, qui leur donnent du relief & de la couleur. Chez lui, la force ne se dissimule pas sous des manes de chair, comme nous le voyons généralement chez les artistes flamands. Dans une de ses meilleures nouvelles, il met en scène une jeune fille, Chardormacette, au corps de garçonnet, ^{nervueux} ~~élastique~~ & souple. On ne peut mieux comparer son œuvre qu'à cette petite femme qui ne montre pas de chairs inutiles, qui a des bras fuselés & une poitrine maigrelette, mais qui possède une âme de feu & dont le cœur débordé de sentiments frénétiques.

Si Le Cycle patibulaire & Les Communions sont les deux meilleurs recueils de nouvelles d'Échouart,
Esquis

Escal-Vijos est peut-être son meilleur roman. Tous les personnages y occupent exactement le rang que leur importance réclame & toute la lumière se concentre sur le héros principal. C'est peut-être ici aussi qu'il a tiré le ~~meilleur~~ parti le plus heureux de son tempérament où, par une sorte de miracle, la charité évangélique se combine avec une âme payenne. La pitié ~~est~~ ^{sous les phrases d'airain,} coule à flot sur une pitié virile qui élève le sujet & le met hors d'atteinte de toute puerile base. Ça vous fait songer à certaines œuvres antiques, à la fois audacieuses & chastes, telles que l'Hermaprodite du Palais des Offices.

Avec l'autre vue, nous rentrons dans le vrai monde des vagabonds. Nous retrouvons aussi Laurent Paridael qui nous livre ses mémoires. Les vagabonds sont étudiés ici comme des œuvres d'art. Ils nous apparaissent sur la scène avec une indépendance présente de supériorité sur notre vie étriquée. Il nous les présente comme il nous présenterait de beaux tigres ou de beaux éperviers. Il voit en eux les derniers spécimens d'une race plus fière, plus mâle, plus ^{surtout plus près de la terre} génieuse. Cette race, bien entendue, n'est pas sa race. Du moins, nous le laisse-t-il entrevoir dans Les Libertins d'envers, ~~son~~ ^{son} ouvrage.

où la légende s'entremêle à l'histoire & où Eckhard nous raconte la fabuleuse aventure d'un pauvre coureur illégitime, Loiet, qui, sous l'influence des idées de réforme qui se répandaient dans le nord de l'Europe au XVI^e siècle, se mit, lui aussi, à prêcher une nouvelle religion, religion qui "consacrait les droits imprescriptibles de la chose & la liberté de l'homme". "Son rêve, disait-il, c'est de confondre un monde d'âmes, des carnes, de se épancher dans toute la création, de se pâmer au cœur même ~~de~~ d'un univers de beauté puissante ou de grâce balnéaire". Les héros du Cycle patibulaire, d'Escal Vigor, de L'autre Vue sont des disciples, ou conscients du Loiet. Certains d'entre eux sont même les disciples du bourreau, qui prit un plaisir si raffiné à cuire à petit feu le réformateur. À ce point de vue, on peut dire que les Libertaires d'Europe éclairaient toute l'œuvre d'Eckhard. Ils en constituent la toile de fond. Ils groupent en une sorte de grande famille, qui possède sa généalogie & ses lettres de noblesse, tout un monde de personnages, solidement ~~enracinés~~ plantés dans leur sol, d'une générosité sublime

ou

ou d'une cruauté féroce, dont la vie tourne facilement en drame & chez qui Cupidon porte, non pas un arc et des flèches, mais un couteau.

Dans les dernières années de sa vie, l'homme qui s'était élevé si haut dans l'atmosphère de sa patrie est redescendu sur son sol et il nous a donné Le Terroir incarné & Le Destin des Mendicants. Titres symboliques! Tout Eckhoud est dans ces quelques mots. Il n'a jamais cessé de faire corps avec sa terre natale. Il y était enraciné comme un T'ersme. Mais son cœur n'a jamais cessé non plus de battre avec le cœur des pauvres. Pour les "pauvres", il faut ^{particulièrement} entendre ici, non seulement ~~mais~~ ^{non seulement} ~~hautement~~ ceux qui mangent de pain, mais tous ceux qui se sentent à l'étroit dans notre société moderne. Sous beaucoup de rapports, Eckhoud est un de ces artistes qui contrecuisent la fameuse Boite à l'œuvre, d'après laquelle un peintre, un poète est le reflet de son époque. Son idéal semble appartenir plutôt au passé qu'à l'avenir. Il aime tout ce qui est ancien, détruit. Il s'accroche aux choses qui meurent. Ce qui l'attire dans la Campine, c'est la terre vierge que le progrès

à respecter jusqu'à présent. C'est qui le séduit chez
 le vagabond, ce n'est pas l'homme privé d'éducation
 qui il suffirait de décrocher pour en faire un citoyen
 sage & docile, c'est l'être insoumis qui un jour in-
 franchis s'abaisse de toute société régulière. C'est
 surtout l'individu qui défend chevaleresquement
 sa personnalité, bonne ou mauvaise, contre une
 majorité pusillanime qui s'applique à faire de
 l'homme un automate & un mouton. La révolte qui
 gronde dans les livres vise moins l'ordre social que
 la fatalité. Les "pauvres", ce sont tous ceux qui
 souffrent, tous ceux qui espèrent, tous ceux
 qui ont besoin pour vivre de quelque chose de
 plus grand que la vie. Tous les poètes. Car Leconte
 fut un poète. Tous ses personnages sont plus grands
 que nature. Il les a haussés à sa taille. A travers
 leurs cœurs, il a fait éclater son cœur, il a fait
 éclater la vie. Son œuvre entière n'est qu'un hymne
 à la gloire du grand Pan!

H. de launay